

aucun rôle à jouer dans les investigations que la lettre anonyme avaient rendus nécessaires. En laissant mon cœur, s'abandonner, pendant les courtes heures qui me restaient à la triste douceur des adieux, je ne faisais donc de tort qu'à moi-même ; et, ces adieux, je les devais bien aux sites désormais inséparables, dans mes souvenirs, de ce rêve de bonheur et d'amour si rapide et si brusquement tranché.

Je tournai d'instinct dans cette allée tracée sous la fenêtre de mon atelier, où je l'avais vue, le soir d'avant, se promener avec son petit chien ; et je suivais le sentier que ses pieds chéris avaient si souvent foulé, jusqu'à la petite porte grillée de sa roseraie.

L'hiver, maintenant, avait tristement dépouillé cette enceinte, naguère encore riante. Les fleurs dont elle m'apprenait les noms, les fleurs que je lui apprenais à peindre, avaient toutes disparu, et les sentiers étroits qui se dessinaient en blanc à travers leurs massifs, — humides à présent et presque boueux, — commençaient à verdîr déjà.

Je poussai jusqu'à la charmille sous laquelle nous avions respiré ensemble la tiédeur parfumée des soirs d'août ; où nous avions admiré ensemble les innombrables combinaisons d'ombre et de lumière qui pommelaient la plaine étendue au-dessous de nous. Des branches gémissantes, les feuilles tombaient autour de moi, et l'atmosphère chargée d'émanations terreuses me gelait jusqu'à la moelle des os. En marchant toujours, je me trouvais hors de l'enclos, suivant cet étroit chemin entre deux haies, qui doucement montait vers les côtes voisins. Le vieil arbre abattu au bord du sentier, et sur lequel nous nous étions si souvent assis pour nous reposer, était imbibé de pluie ; et la touffe de fougères et d'herbes que j'avais dessinée pour elle (s'abritant, devant nous, à l'ombre de cette vieille muraille rugueuse), s'était transformée en une flaque d'eau stag-

nante, au milieu de laquelle se dressait un flot de plantes souillées de limon. J'arrivai au sommet de la colline, et contemplai de là le paysage que dans des temps plus heureux, nous aimions tant à étudier. Le froid, la stérilité, l'avaient envahi ; — ce n'était plus le paysage dont j'avais gardé souvenance. "Sa" présence rayonnante ne l'éclairait plus ; à la brise passant sur la plaine immense ne se mêlaient plus les notes harmonieuses de sa voix. Justement en cet endroit où je contemplais le vaste horizon, elle m'avait parlé de son père, resté son dernier protecteur ; elle m'avait dit combien ils s'étaient aimés l'un l'autre, et avec quels regrets elle songeait encore à lui lorsqu'elle entrait dans certains appartements du château, ou lorsqu'elle reprenait telles occupations, tels passe-temps que, jadis, il partageait avec elle. La vue que j'avais eue sous les yeux en prêtant l'oreille à ses confidences intimes, et celle que, dans mon isolement, je contemplais aujourd'hui, était-ce réellement la même ? Sans regrets, je la quittai ; je revins, traversant les marécages et tournant les dunes jusqu'aux bords de la mer. Là blanchissait le ressac, écumant de colère et bondissaient les vagues, multitude étincelante, mais là aussi était l'endroit où je l'avais vue, du bout de son parasol, tracer sur le sable des lignes indéfinies ; l'endroit où nous étions restés assis l'un près de l'autre, où elle m'avait entretenu de moi et de mon pauvre intérieur, où elle m'avait adressé sur ma mère et ma sœur une foule de questions empreintes de cette délicatesse d'observation qui caractérise les femmes. où elle s'était demandé, avec un naïf étonnement, si jamais je renoncerais à mon célibat solitaire et libre, pour avoir à moi une épouse, une famille. Les flots et les vents avaient depuis longtemps effacé les traces d'elle que ces lignes auraient dû éterniser à mon gré. Je regardai dès lors, sans nul intérêt, la vaste mono-

tonie des falaises, et ce lieu, consacré pour moi par le souvenir des heures radieuses que nous y avions perdues, me devint tout à coup inconnu, étranger, comme si j'étais déjà transporté dans une région qu'elle n'eût jamais habitée.

Le vide silence des grèves me glaçait le cœur. Je revins dans cette maison, dans ce jardin où, à chaque pas, quelque vestige me parlait d'elle.

Sur l'allée de la terrasse exposée au couchant, je rencontrai M. Gilmore. Il me cherchait, évidemment, car il hâta le pas dès que nous nous aperçûmes. Je n'étais pas dans une situation d'esprit qui me rendit particulièrement agréable de me rencontrer avec un inconnu. Mais cette conférence était à peu près inévitable, et je n'avais plus qu'à en tirer le meilleur parti possible.

— Vous arrivez fort à propos, me dit le vieux gentleman. J'ai, mon cher monsieur, deux mots à vous dire, et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je profiterai de l'occasion qui s'offre. Pour abrégé les préliminaires, je vous dirai que miss Halcombe et moi nous venons de traiter certaines affaires de famille, — les affaires qui m'ont amené ici, — et, dans le cours de notre conversation, elle en est tout naturellement venue à me parler, tant de ces détails désagréables auxquels se rattache la lettre anonyme, que de la part, très-honorable et très-convenable, prise par vous dans ce qui a été fait jusqu'ici. Cette coopération, je le comprends à merveille, doit vous faire prendre un intérêt très-vif, qu'en d'autres circonstances vous n'auriez pas ressenti, à savoir en bonnes mains la direction de l'enquête par vous commencée. Soyez parfaitement tranquille sur ce point, mon cher monsieur ; cette enquête est désormais mon affaire.

— Vous êtes, sous tous les rapports, monsieur Gilmore, bien plus capable que moi de conseiller et d'agir en une matière si délicate. Jugeriez-vous indiscret de ma part de vous demander si

vous avez arrêté la marche que vous comptez suivre ?

— En tant qu'on puisse l'arrêter dès à présent, monsieur Hartright, elle est arrêtée. Je compte envoyer une copie de la lettre, avec un exposé détaillé des circonstances y relatives, à l'avocat de sir Percival Glyde, un de mes confrères de Londres, que je connais quelque peu. Je garderai ici la lettre elle-même en original, pour la montrer à sir Percival Glyde, aussitôt son arrivée. J'ai déjà pourvu aux moyens de retrouver les deux femmes, en envoyant un des serviteurs de M. Fairlie, — un homme de confiance, — chargé de prendre des renseignements à la station. Il a tout l'argent nécessaire, des instructions très-détaillées, et, pour peu qu'il retrouve leur piste, il doit les suivre en quelque lieu qu'elles soient allées. C'est tout ce qui se peut faire jusqu'à lundi, jour où arrive sir Percival. Quant à moi, je ne doute pas qu'il ne donne immédiatement toutes les explications que l'on doit attendre d'un gentleman et d'un homme d'honneur. Sir Percival est placé fort haut, monsieur ; — sa position est éminente, sa réputation au-dessus de tout soupçon — je suis donc, quant au résultat, parfaitement rassuré ; parfaitement rassuré, je me plais à vous le dire. Ma vieille expérience m'apprend que pareilles choses arrivent quasi tous les jours. Lettres anonymes, — femmes malheureuses, — c'est le fait de notre triste état social. Je reconnais qu'il y a, dans ces cas particuliers, quelques complications extraordinaires ; mais, abstraction faite d'icelles, rien de plus commun, de plus déplorablement commun, que le cas en lui-même.

— Malheureusement pour moi, monsieur Gilmore, je crains bien de ne pas l'envisager du même point de vue que vous.

— Naturel, mon cher monsieur, très-naturel !... Je suis un vieillard, et les choses m'apparaissent sous leur aspect